

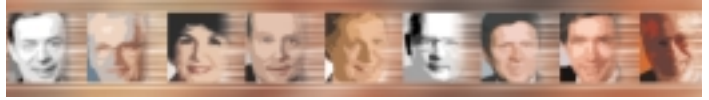


Et pourtant...

Ils sont relativement mal payés. Ils travaillent deux sinon trois fois plus d'heures que la moyenne des gens. Ils n'ont plus de vie privée et sont constamment sous les projecteurs des médias. Leurs moindres erreurs font les manchettes. Ils n'ont pas très bonne réputation et leur pouvoir s'effrite à la même vitesse que la taille de l'État diminue.

Et pourtant... Et pourtant, ils sont toujours nombreux à vouloir entrer en politique. Ils sont même prêts à dépenser beaucoup d'argent et à livrer de longues batailles pour se faire élire. Pour quelles raisons ? Quelles compensations trouvent-ils dans la vie politique ? Qu'est-ce qu'ils aiment dans ce métier ? Quelles sont leurs motivations ? C'est ce qu'a tenté de savoir SOMMETS en interrogeant une douzaine de diplômées et diplômés qui font (ou ont fait) de la politique.

Les pages qui suivent comportent quatre articles portant sur la politique. D'abord, Pierre Marc Johnson, diplômé en médecine, partage sa vision de la vie politique d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Puis, deux diplômés journalistes au quotidien sherbrookoise *La Tribune* nous démystifient la couverture des campagnes électorales. Puis, en vrac, SOMMETS présente une douzaine de diplômées et diplômés actifs en politique au plan municipal, provincial ou fédéral, qui nous parle de leur vie en politique. Enfin, SOMMETS présente le parcours d'un jeune politicien, Philippe Lasnier, qui risque d'occuper les pages politiques de nos journaux pendant plusieurs années encore.



Clément Nault
maire de Bromptonville
(Lettres et sciences humaines, 1967)

Ce qui l'a amené à entrer en politique

Le hasard, sa participation bénévole aux activités de financement de la piscine municipale et la démission d'un conseiller municipal.

Ce qu'il apprécie le plus

Le contact humain, rencontrer des personnes des plus intéressantes, parmi la population et parmi les décideurs.

Ce qu'il aime le moins

L'intolérance de certains citoyens, heureusement peu nombreux, et résoudre des conflits entre voisins.

À propos des relations avec la presse

J'ai appris à connaître les journalistes, à m'en faire des alliés et non des adversaires. Mais on doit apprendre à réagir rapidement...

Que faire devant la frustration d'un citoyen, d'une citoyenne

J'ai dû apprendre à vivre avec ces frustrations. Fort heureusement, je vis plus de consolations que de frustrations.

Quand la famille est touchée...

Cela me frustre énormément puisqu'elle n'a pas à subir ces remarques insipides et méchantes.

Ce qu'il pense des campagnes électorales

Le porte à porte est quand même enrichissant... même si les gens en profitent parfois pour demander des choses démesurées.

Son avenir politique

Je suis en politique municipale depuis plus de 27 ans et j'ai réalisé la plupart de mes objectifs, je m'interroge donc mandat après mandat sur l'opportunité de continuer...



Claude Boucher
député provincial de Johnson
(Théologie, 1967)

L'argument ou l'idée qui l'a décidé à entrer en politique

Le goût de changer de carrière et de mieux utiliser mon potentiel.

Ce qu'il apprécie le plus

La diversité des champs d'action, le pouvoir d'aider les gens.

Ce qu'il aime le moins

La vie parlementaire.

À propos des relations avec la presse

Je privilégie l'intégrité et la transparence. Je n'ai donc jamais de problème d'identité ou de double message.

Que faire devant la frustration d'un citoyen, d'une citoyenne

Il faut toujours distinguer, en politique, ce que l'on représente et ce que l'on est personnellement.

Quand la famille est touchée...

Ça ne m'est jamais arrivé. Les gens font bien la distinction.

Ce qu'il pense des campagnes électorales

Je n'aime pas les campagnes électorales comme tel. Toutefois, j'y trouve une occasion d'être évalué personnellement et comme représentant du gouvernement et du parti. C'est un mal nécessaire!

Son avenir politique

Je vais terminer mon mandat (encore 3 ans). Je verrai par la suite. Je n'ai pris aucune décision, mais comme j'adore ce travail...



Jean Perrault
maire de Sherbrooke
(Éducation physique et sportive, 1969)

L'argument ou l'idée qui l'a décidé à entrer en politique

Le goût de servir les citoyennes et citoyens de Sherbrooke et d'être au cœur des décisions.

Ce qu'il apprécie le plus

Faire avancer les choses, travailler au développement de Sherbrooke.

Ce qu'il aime le moins

Le peu de temps que son travail lui laisse pour la famille, les amis, les loisirs.

Relations avec la presse

Cela fait partie de la politique. Ce qui m'affecte le plus, ce sont les titres percutants qui ne reflètent pas ma pensée comme on le constate à la lecture de l'article.

Que faire devant la frustration d'un citoyen, d'une citoyenne

Il faut garder à l'esprit que nous travaillons pour une collectivité, non pas pour des individus.

Quand la famille est touchée...

Ça les affecte, parce qu'ils savent que je travaille très fort.

Ce qu'il pense des campagnes électorales

J'aime bien les campagnes électorales. C'est exigeant physiquement et psychologiquement, mais c'est aussi très satisfaisant, surtout de voir tous les gens qui viennent prêter main-forte à l'organisation.

Son avenir politique

Je reste en poste au moins jusqu'en novembre 2002.





Guy Leblanc
maire de Trois-Rivières
(Droit, 1971)

L'argument ou l'idée qui l'a décidé à entrer en politique

On fait d'abord du bénévolat et on se rend compte que les dossiers avanceraient plus vite si on était élu.

Ce qu'il apprécie le plus

Le sentiment de pouvoir faire arriver des choses.

Ce qu'il aime le moins

L'absence quasi totale de vie personnelle et de temps libre.

Relations avec la presse

Ce n'est pas toujours facile, mais il faut se rappeler que les journalistes ont un rôle à jouer pour la sauvegarde de la démocratie.

Que faire devant la frustration d'un citoyen, d'une citoyenne

C'est pénible, on n'est pas nécessairement la cause de la frustration, mais on sert d'exutoire.

Quand la famille est touchée...

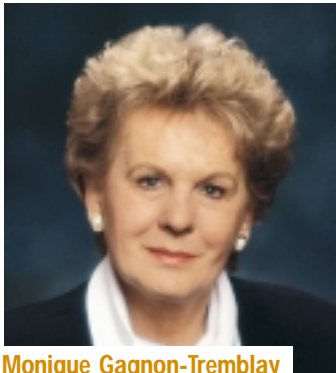
Ma famille n'a jamais reçu de commentaires désobligeants.

Ce qu'il pense des campagnes électorales

Des périodes intenses, dures, parce que nous sommes en contact direct avec nos électeurs.

Son avenir politique

On ne sait jamais à l'avance. La preuve : j'avais dit que je ne resterais à la mairie que pendant deux mandats et j'entreprends mon troisième...



Monique Gagnon-Tremblay
députée provinciale de Saint-François
(Droit, 1972)

L'argument ou l'idée qui l'a décidée à entrer en politique

L'arrivée au pouvoir d'un parti séparatiste en 1976.

Ce qu'elle apprécie le plus

Le contact humain, le pouvoir d'aider les démunis et la possibilité d'élaborer des politiques pour le développement économique du Québec.

Ce qu'elle aime le moins

L'indifférence de la population en général envers les politiciens et le peu de temps que la politique laisse pour la famille et les loisirs.

Relations avec la presse

Le manque d'objectivité et le parti pris de certains journalistes peuvent blesser; il s'agit de s'armer d'une bonne carapace.

Que faire devant la frustration d'un citoyen, d'une citoyenne

Après l'adoption de la loi sur le patrimoine familial, j'ai été la cible de la frustration de certains citoyens mâles. Ces réactions ont été largement compensées par les félicitations et les remerciements de la très grande majorité des gens.

Quand la famille est touchée...

Ma famille, heureusement, n'a toujours reçu que des commentaires élogieux à mon égard.

Ce qu'il pense

des campagnes électorales
Je mentirais si je disais que j'aime les campagnes électorales. Il s'agit pour moi d'un exercice utile et essentiel pour la démocratie.

Son avenir politique

Je compte demeurer en politique car j'ai encore des réalisations à accomplir. Pour combien de temps ? L'avenir le dira...



Francine Ruest
mairesse de Drummondville
(Éducation, 1969)

L'argument ou l'idée qui l'a décidée à entrer en politique

Le mandat de présidente du comité consultatif sur la création des municipalités régionales de comté que lui a confié le ministère des Affaires municipales qui a été l'occasion pour elle de voir les défis que comportait la vie municipale.

Ce qu'elle apprécie le plus

Le contact avec les gens et voir les choses changer à la suite de nos décisions.

Ce qu'elle aime le moins

Le sentiment d'être parfois comme un poisson rouge dans un bocal, l'objet constant du regard des autres.

À propos des relations avec la presse

J'ai un très bon contact avec la presse, je n'ai jamais senti la moindre méchanceté.

Que faire devant la frustration d'un citoyen, d'une citoyenne

J'explique les dossiers, je rappelle les faits réels et les gestes que nous avons posés.

Quand la famille est touchée...

Je trouve cela inapproprié, ça dépasse les bornes, particulièrement quand il s'agit des enfants.

Ce qu'elle pense des campagnes électorales

Ça fait partie de la vie démocratique, ça permet des débats d'idées.

Son avenir politique

Je prends les mandats un à la fois. Tant que j'aurai du plaisir...



Serge Cardin
député fédéral de Sherbrooke
(Administration, 1974)

L'argument ou l'idée qui l'a décidé à entrer en politique

Aider les gens et promouvoir la souveraineté.

Ce qu'il apprécie le plus

Le contact direct avec la population.

Ce qu'il aime le moins

Ceux qui, pour des raisons partisans, essaient de limiter ce contact avec la population.

Relations avec la presse

Cela ne me dérange pas que mes gestes soient observés par les médias. Cela m'agace par contre quand ils sont mal interprétés.

Que faire devant la frustration d'un citoyen, d'une citoyenne

C'est peut-être mieux qu'on se défoule sur moi que sur des plus faibles.

Quand la famille est touchée...

Les gens sont très sympathiques avec ma famille, qui reçoit surtout des commentaires positifs.

Ce qu'il pense des campagnes électorales

J'adore les campagnes électorales, et plus elles sont exigeantes et serrées, plus je les aime. Et puis ça fait un petit velours quand on gagne.

Son avenir politique

Je resterai en politique aussi longtemps qu'il plaira aux électrices et électeurs.



Daniel Turp
député fédéral de
Beauharnois-Salaberry
(Droit, 1977)

L'argument ou l'idée qui l'a décidé à entrer en politique
L'idée de faire du Québec un pays qui pourrait être un pays meilleur,

plus démocratique, de liberté, de fraternité, de solidarité.

Ce qu'il apprécie le plus
Le défi d'assumer, à tous les jours, un service public, de m'acquitter de mon devoir de représentation.

Ce qu'il aime le moins
Le manque de décorum durant les travaux de la Chambre des communes, en particulier durant la période des questions.

Relations avec la presse
Elles sont particulièrement difficiles lorsque des journalistes - ils ne sont pas très nombreux heureusement - manquent de déontologie professionnelle, ne vérifient pas leurs faits et affirment des faussetés.

Que faire devant la frustration d'un citoyen, d'une citoyenne
Je me souviens d'un citoyen qui voulait se plaindre de mon absence à un événement public dans la circonscription, événement auquel il ne m'avait même pas invité, et qui a utilisé les journaux - sans m'avoir parlé à ce sujet - pour me faire part de sa frustration.

Quand la famille est touchée...
Ma famille n'a jamais été la cible de propos déplacés, mais je reçois, quant à moi, assez régulièrement, des lettres plutôt désobligeantes en raison de mes convictions souverainistes. J'ai même reçu récemment une lettre de menace de mort en raison de mon opposition et celle de mon parti au projet de loi de Stéphane Dion

Ce qu'il pense des campagnes électorales
Malgré la défaite en 1996, j'ai acquis une expérience fort utile dans l'organisation électorale et ai apprécié le travail d'équipe que requiert une campagne électorale. Lors de la campagne pour l'élection générale de juin 1997, la victoire m'a procuré une sensation de réussite, de l'atteinte d'un objectif personnel.

Son avenir politique
Je n'ai pas l'intention de faire une carrière politique puisque la carrière que j'ai choisie est la carrière universitaire. Je devrais être de retour dans un avenir prochain à l'Université de Montréal où je retrouverai avec plaisir ma salle de cours et assumerai mes devoirs de recherche.



Jean Charest
chef de l'opposition officielle
(Droit, 1980)

L'argument ou l'idée qui l'a décidé à entrer en politique
La volonté de participer aux changements.

Ce qu'il apprécie le plus
Le privilège d'avoir la confiance de mes concitoyens et de rencontrer des gens intéressants de tous les milieux.

Ce qu'il aime le moins
La perte d'intimité et les sacrifices que cela impose à ma famille.

Relations avec la presse
C'est parfois difficile; il faut se faire une carapace.

Que faire devant la frustration d'un citoyen, d'une citoyenne
On n'est jamais indifférent devant une personne qui exprime sa détresse ou sa frustration.

Quand la famille est touchée...
Nous avons appris aux enfants que cela faisait partie de notre vie.

Ce qu'il pense des campagnes électorales
C'est très excitant. La pression est toujours très forte car beaucoup repose sur les épaules du chef.

Son avenir politique
Reposez-moi cette question quand j'aurai été élu pour mon deuxième mandat comme Premier ministre du Québec.



Linda Goupil
Ministre de la Justice du Québec
(Droit, 1984)

L'argument ou l'idée qui l'a décidée à entrer en politique
Devenir députée est le prolongement d'un engagement dans ma communauté datant de plusieurs années.

Ce qu'elle apprécie le plus
Savoir que, collectivement, nous pouvons bâtir des choses, réaliser des projets qui toucheront l'ensemble des citoyens.

Ce qu'elle aime le moins
Le manque de temps pour faire tout ce qu'on voudrait faire.

Relations avec la presse
Les décisions politiques que je prends sont rapportées dans les médias, commentées et interprétées par les journalistes, mais c'est leur travail et je respecte ça.

Que faire devant la frustration d'un citoyen, d'une citoyenne
Ça ne m'affecte pas vraiment.

Quand la famille est touchée...
Ma famille n'a jamais subi de remarques désobligeantes ou déplacées.

Ce qu'elle pense des campagnes électorales
La seule campagne que j'aie vécue (celle de 1998) a été passionnante. Ce fut une campagne très courte, très intense où chaque minute comptait.

Son avenir politique
J'espère contribuer à la vie politique active le plus longtemps possible.



Michel Gauthier
député fédéral de Roberval
(Éducation, 1994)

Ce qu'il apprécie le plus
La liberté d'action et les nombreuses occasions de rencontrer des gens de partout qui ont des choses intéressantes à nous apporter.

Ce qu'il aime le moins
La mauvaise cote de popularité des politiciens chez nos concitoyens.

Relations avec la presse
C'est très difficile de vivre constamment sous l'œil inquisiteur des journalistes. Nous sommes soumis à leur analyse, à leur critique, alors qu'il n'existe à

toutes fins utiles, presque pas de règles d'éthique pour ces gens.

Que faire devant la frustration d'un citoyen, d'une citoyenne
Il faut avoir la patience de l'écouter, l'ouverture d'esprit nécessaire pour le comprendre et la bonté de pardonner les excès de langage, s'il y a lieu.

Quand la famille est touchée...
Cela fait partie des inconvénients qu'il faut accepter pour faire partie de ceux qui sont bien en vue et qui participent aux grandes décisions pour l'avenir de la société.

Ce qu'il pense des campagnes électorales
J'aime les dernières semaines de campagne, parce que les enjeux se précisent à ce moment-là et que la tension monte chez tous les candidats. C'est excitant que d'être au cœur d'une campagne électorale.

Son avenir politique
Je souhaite faire de la politique encore quelques années, soit 5 ou 6 ans, dépendant des événements et de la date des rendez-vous électoraux.

Pierre Marc Johnson, diplômé en médecine de l'Université de Sherbrooke en 1975, a toujours fait de la politique. Fils de Daniel Johnson, qui fut Premier ministre du Québec de 1966 à 1968, frère de Daniel fils qui le fut lui aussi brièvement en 1994, Pierre Marc Johnson a toujours vécu dans un milieu où la politique était reine.

par Bruno Levesque

Après avoir été plusieurs années actif au sein des mouvements étudiants, il a été élu député du Parti québécois en 1976, puis nommé tour à tour ministre du Travail et de la main-d'œuvre, des Institutions financières, de l'Immigration, des Affaires sociales, de la Justice, des Affaires intergouvernementales canadiennes et même Premier ministre de la province de 1985 à 1987.



Politique un jour, *politique...*

Aujourd'hui, Pierre Marc Johnson exerce la profession d'avocat au sein du cabinet montréalais Heenan Blaikie. Il se spécialise en droit administratif et en négociations commerciales internationales. Il a exécuté des missions pour les Nations Unies en Méditerranée, en Asie centrale, en Europe du Nord et en Amérique latine. Il a été conseiller du secrétaire général de la Conférence de Rio sur l'environnement, conseiller auprès du président du Comité international de négociation de la convention sur la désertification, président du Groupe de travail à l'occasion de la première Conférence des Parties.

Il est aussi l'auteur d'essais sur les questions de développement durable. Il a notamment été le coauteur (avec André Beaulieu) d'un livre intitulé *L'environnement et l'ALÉNA, compréhension et mise en œuvre de la nouvelle loi continentale*.

Pierre Marc Johnson est membre des conseils d'administration de sociétés commerciales et d'organismes de coopération, dont Metaforia, CRC-Sogema, Laboratoires Omega, Muse

Entertainment, la Société de développement économique de Montréal, l'Union mondiale de la nature, Vincor international, Civigenics, Eetina, etc.

Bref, Pierre Marc Johnson ne chôme pas, loin de là. Ses occupations professionnelles lui apportent de grandes satisfactions et on est prêt à le croire quand il dit qu'il ne s'ennuie pas réellement de la politique. Pourtant...

L'œil s'allume

Il est vrai qu'il s'agit d'une intuition, que nous sommes dans le monde de la perception et des impressions, mais les yeux de Pierre Marc Johnson se mettent littéralement à briller lorsqu'il aborde des questions politiques.

« J'aimais beaucoup détenir le pouvoir d'influencer le cours des choses, de faire adopter une loi qui pouvait changer de façon constructive la vie des gens. Pour moi, c'est l'ultime satisfaction », dit-il lorsque interrogé sur ce qu'il a le plus aimé en politique.

La deuxième grande source de satisfaction de Pierre Marc Johnson, c'était cette collégialité et cette solidarité qui, explique-t-il, s'installent quand on siège au cabinet des ministres et qu'on vit littéralement ensemble quinze heures par jour. Ce travail d'équipe rend selon lui possible des discussions, des échanges de points de vue, des confrontations et permet de voir, à travers les ministres, leur personnel politique et les hauts fonctionnaires exerçant le pouvoir, le meilleur de l'être humain. « Parfois le pire aussi, mais je préfère me concentrer sur le meilleur », ajoute-t-il dans un sourire.

Toujours à propos de ce qu'il appréciait de sa vie de politicien, Pierre Marc Johnson évoque aussi son travail au bureau de comté. Il aimait beaucoup cet aspect de ses fonctions, car il lui permettait d'être en contact avec la population, avec les concitoyens et leurs problèmes. Il semble là aussi ne se souvenir que du meilleur : « En vingt ans de vie politique, ce n'est pas arrivé cinq fois que j'aie eu une discussion désagréable avec un citoyen ou une citoyenne. »

Il se souvient que, au début des années 80, quand le taux de chômage et les taux d'intérêt tournaient autour de 20 p. 100, il est arrivé que



ses enfants reviennent de l'école primaire en lui demandant si c'était vrai que c'était sa faute si tout allait si mal. Mais il ajoute du même souffle qu'il avait vécu la même chose étant jeune. Il est toujours pénible pour un enfant de voir son père critiqué, juge-t-il, mais note qu'il faut savoir rester serein et tenter d'expliquer à l'enfant ce qui se passe réellement.

Tout n'est quand même pas rose

Parmi les aspects moins roses de la vie politique, Pierre Marc Johnson note les campagnes électorales qu'il juge par moment un peu absurde : « On nous demande de réagir à chaud et intelligemment à une déclaration ou à un événement qui s'est passé à 500 kilomètres de l'endroit où nous sommes et qu'on nous présente sorti de son contexte, regrette-t-il. En plus, les propos que nous tenons peuvent avoir une influence sur l'ensemble de la campagne. » Pierre Marc Johnson regrette également que, en politique, les questions d'image et de perception prennent parfois le pas sur les idées et les intérêts réels de la population. Selon lui, il peut arriver que l'Opposition exagère dans ses critiques, mais rajoute aussitôt que cela est très rare et que le rôle de l'Opposition est essentiel dans nos démocraties parlementaires. De certains médias, il finit par admettre qu'il leur arrive parfois de faire preuve d'acharnement. Il rappelle au passage que des médias étaient allés jusqu'à reprocher à son frère Daniel, qui était chef de l'Opposition à Québec lors de la tempête de verglas de 1998, de ne pas intervenir et de ne pas être suffisamment critique face au travail des autorités dans cette situation de crise.

Pierre Marc Johnson constate lui aussi que les politiciens n'ont pas toujours la cote d'amour auprès du public, mais il est aussi assuré que les gens ont une grande confiance en la démocratie telle qu'on la connaît.

Après avoir ainsi fait le tour des bons et des moins bons côtés de la vie en politique, Pierre Marc Johnson conclut : « On reste toujours un peu nostalgique des moments passés en politique. J'ai eu la chance de pouvoir me rebâtir une carrière très intéressante. Je suis devenu conseiller et j'interviens régulièrement à ce titre auprès des Nations Unies ou de gouvernements nationaux. Mais je suis bien conscient qu'un conseiller ne décide jamais rien. Ce dont je m'ennuie le plus de la politique, c'est de décider. »

La politique de demain

Questionné à propos de la politique de demain, Pierre Marc Johnson prédit que, du moins dans les sociétés développées, les fonctions de l'État seront de plus en plus dépendantes de la technologie. La classe politique croit-il aura accès à l'expertise du monde entier en une fraction de seconde. Il rappelle que, traditionnellement, l'homme ou la femme politique

demandait à ses sous-ministres et hauts fonctionnaires de faire des recherches pour savoir comment les gouvernements français, anglais, etc. s'y prenaient pour régler tel ou tel problème, en précisant qu'il s'agit souvent d'un travail long et fastidieux. « Les choses seront beaucoup plus simples et rapides avec l'Internet, assure l'ex-premier ministre. Et je pense que la qualité de l'information qu'on pourra y trouver sera exceptionnelle, parce qu'on aura mis sur pied des réseaux où la qualité de l'information sera assurée. »

En même temps qu'elle sera disponible pour les politiciens, cette information de grande qualité sera aussi à la portée d'un nombre de plus en plus grand de citoyens, ce qui fait que la gestion politique ne pourra plus être axée sur la détention de l'information par un groupe très fermé, prévoit aussi Pierre Marc Johnson. « Le grand défi pour les politiciennes et politiciens sera de passer d'un pouvoir basé sur la connaissance à un pouvoir basé sur le leadership », résume-t-il.

Pierre Marc Johnson se questionne aussi à propos d'un autre effet que pourrait entraîner le développement des nouvelles technologies de communication. « Est-ce qu'on va consulter plus souvent la population ? Est-ce que, par exemple, avant de prononcer un discours, un politicien va, par sondage électronique, tâter le pouls de ses concitoyens sur telle ou telle question un peu controversée ? », demande-t-il.

L'ancien premier ministre voit du bon et du mauvais à cette multiplication des sondages. « Traditionnellement, les citoyens élisent des personnes à la sagesse desquelles ils se fient, explique-t-il. Ils les élisent et les laissent travailler un bout de temps. Il y a bien quelques sondages où les citoyens peuvent exprimer leur satisfaction ou leur insatisfaction, mais les députés et ministres travaillent, reçoivent des avis, soupèsent le pour et le contre, discutent et réfléchissent pendant de longues heures à divers sujets, ce qui donne une certaine cohérence à l'action des élus. » La technologie permettant à peu de frais de multiplier les consultations, Pierre Marc Johnson craint que les politiciennes et politiciens n'osent plus diriger et prennent constamment les décisions faisant le plus plaisir à leurs électeurs. « On ne peut pas demander à des citoyens qui travaillent neuf heures par jour et qui s'occupent de leur famille de prendre des décisions politiques aussi éclairées que les élus qui, eux, travaillent et réfléchissent à ces questions à longueur de journée. C'est une erreur de croire que la majorité a toujours spontanément raison sur toutes les questions. »

Le temps des alliances

Avec la mondialisation du commerce et la création de grandes zones de libre-échange,

Pierre Marc Johnson estime que les gouvernements nationaux vont peu à peu perdre une grande partie de leur pouvoir d'intervention au bénéfice de régimes internationaux dans lesquels les états deviendront des acteurs parmi d'autres et que les décisions importantes en matière économique, de fiscalité ou de subventions, seront soumises aux règles de ces grands ensembles.

Second effet du phénomène de mondialisation sur la vie politique, une partie importante des fonctions des politiciennes consistera à jouer un rôle de médiateur à l'intérieur de ces grands ensembles. « Nous éirons donc des femmes et des hommes politiques ouverts sur le monde, multilingues, qui vont apprécier d'être confrontés à une réalité et un environnement éclaté et complexe. »

Ouvert sur le monde, polyglotte, expert en médiation... Cela vous fait-il penser à quelqu'un ? Faudra-t-il s'étonner si, un jour, Pierre Marc Johnson nous propose ses services pour, à titre de Premier ministre, aider le Québec à se tailler une place de choix sur l'échiquier international et entrer dans la nouvelle économie mondiale ?



En période électorale, les médias se font omniprésents auprès des politiciens. Dans le confort de notre salon, nous pouvons ainsi suivre les candidats qui se promènent d'un bout à l'autre du pays. Mais comment les journalistes, qui les suivent pour nous, vivent-ils ces moments ?

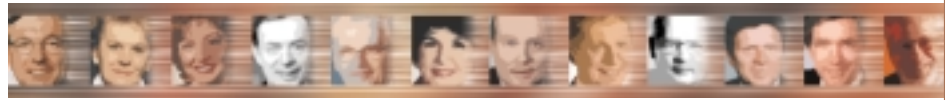
par Élise Giguère

Gilles Fisette et Denis Dufresne, deux diplômés de Sherbrooke, exercent le métier de journaliste à *La Tribune*. Ils en ont couvert des campagnes électorales, au cours de leur carrière. Gilles Fisette, diplômé du programme d'études françaises en 1975, en a couvert une douzaine. Quant à Denis Dufresne, détenteur d'une maîtrise en coopération, il a eu la chance, en 1998, de suivre Lucien Bouchard et Jean Charest dans les fameux autobus réservés aux médias. Comment se vit une campagne électorale quand on la voit de si près? Les deux journalistes ont tenté de l'expliquer au magazine *Sommets*.

De grosses journées

Déjà fort occupés en temps normal, les journalistes voient leur charge de travail augmenter lors d'une période électorale. Les journées de travail s'allongent et les fins de semaine raccourcissent. « Une campagne électorale, c'est quelque chose de très intense. Mais au moins, pendant un mois et demi, on sait ce qu'on va couvrir », de dire Gilles Fisette, un habitué des délais serrés et des imprévus d'un journal quotidien.

Dans l'autobus nolisé des médias, l'intensité est également au rendez-vous. Denis Dufresne en témoigne : « Nous faisons de très grosses journées, qui commencent tôt et qui finissent tard. »



Aux premières loges de l'arène politique

Cependant, les organisateurs des partis politiques se chargent de rendre la tâche pas trop désagréable aux journalistes qui parcourent le pays avec les politiciens. Longues heures de route obligeant, des rafraîchissements, du café et de la nourriture sont mis à la disposition des journalistes, qui ont même accès à un petit bar à l'arrière de l'autobus.

Il ne faudrait surtout pas croire que les partis politiques paient toute la facture ! En effet, l'envoi d'un journaliste dans l'autobus d'un parti coûte très cher. Le journal paie la note de l'hôtel et des restaurants. Même les téléphones mis à la disposition des journalistes dans l'autobus ont leur prix.

Ça se passe en région

En temps de période électorale, les différences entre la pratique du journalisme en région et du journalisme dans un grand centre semblent ressortir. À ce sujet, Denis Dufresne a été surpris de constater, alors qu'il suivait Lucien Bouchard en Gaspésie, que la majorité des questions posées lors des conférences de presse portaient sur des dossiers provinciaux. « Peut-être que ça m'a frappé parce qu'à Sherbrooke, j'ai une vision régionale des choses », note le journaliste.

Gilles Fisette appuie son collègue : « La mentalité en région fait qu'on n'est pas à la recherche de sensationnalisme, dit-il. Nos

relations avec les politiciens sont assez bonnes. On ne cherche pas à les *cochonner* », affirme-t-il, en s'excusant pour l'expression fort éloquente qu'il vient d'employer.

Le milieu régional étant restreint, journalistes et politiciens se reconnaissent. « En région, les liens sont presque amicaux entre les politiciens et les journalistes », de dire Denis Dufresne. Gilles Fisette en rajoute : « Couvrir une campagne électorale amène à voir la dimension humaine d'un candidat. C'est très intéressant de voir comment ces personnes réussissent à vivre pendant aussi longtemps sous la pression. Ça prend beaucoup de courage pour exercer leur métier. »

Il n'y a cependant qu'un pas à franchir entre des relations assez bonnes et trop bonnes. Comme l'affirme Denis Dufresne : « Il se crée une promiscuité un peu inconfortable. C'est difficile, quand on connaît une personne depuis plusieurs années de ne pas l'appeler par son prénom. »

Le principal danger de la familiarité avec les politiciens, c'est le manque d'objectivité. Et les deux journalistes de *La Tribune* tiennent mordicus à cette objectivité. « Quand tu es journaliste, il ne faut surtout pas que tu sois identifié à un parti », de dire Denis Dufresne. « J'ai des convictions politiques profondes, mais elles ne doivent pas transparaître lorsque j'écris », affirme quant à lui Gilles Fisette. Du même coup, il laisse entendre que l'objectivité n'est jamais complètement atteinte : « On pose sûrement des questions plus serrées au candidat pour lequel on ne votera pas », affirme-t-il. Il faudrait mettre au défi les lecteurs de *La Tribune* de trouver la couleur de ces deux journalistes.

Les bleus de la politique

Une fois la campagne achevée, les journalistes s'ennuient-ils de la politique? « Oui! » affirme Gilles Fisette. Une couverture électorale compte toujours de beaux moments. « Denis Dufresne est un peu moins enthousiaste : « Au début, j'étais enchanté de prendre l'autobus pour suivre un des candidats. Mais au bout de dix jours, j'étais un peu désillusionné. J'ai trouvé la couverture un peu superficielle. En fait, j'étais lassé par l'espèce de cirque que c'était. »

Un cirque auquel nous assistons tous dès qu'il se représente dans notre coin de pays !



Denis Dufresne et Gilles Fisette ont eu, au cours des dix dernières années, l'occasion de couvrir plusieurs campagnes électorales pour le journal *La Tribune*.

Philippe Lasnier n'a pas encore atteint la trentaine qu'il dirige déjà, avec les sept autres conseillers de la ville de Saint-Jean-sur-Richelieu, les destinées de milliers de citoyens de cette municipalité. Engagé comme pas un, discipliné et bien organisé, le jeune homme met certainement en pratique certains des principes qu'on lui a enseignés sur les bancs de la Faculté de droit de l'Université de Sherbrooke.

par Catherine Schlager

La politique municipale comme tremplin ?

C chose surprenante, Philippe Lasnier n'a jamais étudié en politique mais a toujours été engagé dans ce domaine. C'est plutôt vers le droit qu'il choisit de se diriger lorsqu'il décide de fréquenter l'Université de Sherbrooke après un premier été passé en sol sherbrookoïse. « C'est une discipline qui te permet de toucher à une multitude de sujets. Tout est relié au droit. On y étudie les questions de fond, on apprend à être polyvalent. En plus, l'environnement est intéressant et les classes regroupent peu d'étudiants. C'est même là que j'ai rencontré mon épouse », lance-t-il en riant. Philippe Lasnier a toujours été très engagé dans son milieu. Tour à tour marguillier à la paroisse Saint-Jean-L'Évangéliste, membre de la Société Saint-Vincent-de-Paul et secrétaire

de la Société d'histoire du Haut-Richelieu, le jeune homme a ensuite tout naturellement bifurqué vers la politique en devenant l'attaché politique du député Claude Bachand. C'est grâce à cette expérience qu'il apprend à travailler dans l'administration publique, à faire des représentations, à écouter les gens et surtout à en convaincre un bon nombre de l'aider à être élu conseiller municipal du district centre-ville. « Ce que l'on apprend à la Faculté de droit te donne une façon de penser, de t'organiser. En travaillant pour Claude Bachand, j'ai été mis au parfum des façons de faire des campagnes électorales. »

Se lancer dans l'arène politique

Après avoir travaillé pendant quelques temps pour l'étude légale Grégoire, Nadeau, Morin de Saint-Jean-sur-Richelieu, Philippe Lasnier décide de faire le grand saut du côté politique en se présentant comme conseiller du district numéro trois lors des élections municipales de septembre 1998. « C'est un quartier que je connaissais bien puisque j'y demeure depuis que je suis tout petit. En plus, j'avais l'appui de plusieurs personnes dont celui de la conseillère sortante Lise Dallaire-Durocher et d'une quarantaine de bénévoles qui faisaient partie de mon équipe. C'est certain que mon travail comme attaché politique m'a appris à tirer le meilleur d'une machine politique », avoue-t-il sans ambages.

Conscientieux comme pas un, Philippe Lasnier prend la peine de rencontrer près de 95 p. 100 de ses futurs électeurs en allant frapper à leur porte. « Je voulais voir qui sont les gens de mon quartier, explique-t-il. On peut sentir le pouls de la population en voyant dans quel environnement celle-ci évolue. « Ses efforts portent fruit puisqu'il remporte ses élections le dimanche 1^{er} novembre 1998 avec plus de 59 p. 100 des suffrages. Âgé de seulement 26 ans, Philippe Lasnier amorce sa carrière politique de belle façon. Il ne serait pas étonnant de le voir se présenter à une élection provinciale ou fédérale d'ici quelques années.

Mordu de politique, il est un peu déçu de voir l'attitude des jeunes de son âge face à la politique. « C'est dommage qu'il n'y ait pas beaucoup de relève en politique, affirme-t-il en parlant de l'engagement des jeunes dans ce domaine. Notre génération est pratiquement absente, notamment en politique municipale. C'est inquiétant, puisque plusieurs millions de dollars doivent être administrés. »

